



Paysages et géographie sociale. Regards croisés franco-italiens.

Jean-Marc Fournier

► To cite this version:

Jean-Marc Fournier. Paysages et géographie sociale. Regards croisés franco-italiens.. Geostorie, Bollettino e Notiziario del Centro Italiano per gli Studi Storico-Geografici, 2010, XVIII (3), pp.363-375. halshs-00840448

HAL Id: halshs-00840448

<https://shs.hal.science/halshs-00840448>

Submitted on 3 Jul 2013

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

JEAN-MARC FOURNIER

PAYSAGES ET GÉOGRAPHIE SOCIALE. REGARDS CROISÉS FRANCO-ITALIENS

RÉFLEXIONS SUITE AU COLLOQUE FRANCO-ITALIEN
LA GÉOGRAPHIE SOCIALE, LE TEMPS, LE PAYSAGE
(UNIVERSITÉ DE CAEN, FRANCE, 25, 26 ET 27 MARS 2010)

En géographie en France, le terme de paysage n'est actuellement plus vraiment à la mode et il est relativement peu employé en géographie sociale. Il reste néanmoins utilisé pour les enseignements et, pour la recherche, il apparaît essentiellement dans les travaux de géographie rurale. On peut dire en simplifiant qu'il existe aujourd'hui deux types de géographes: ceux qui utilisent le mot paysage et ceux qui ne l'utilisent pas car ils n'en voient pas l'intérêt face à l'existence d'autres mots de la géographie: territoire, environnement, représentations, etc. De plus, la notion de paysage n'apparaît pas prioritaire dans les appels d'offre de la recherche contractuelle sur projet. La situation semble différente en Italie où le concept est resté davantage au centre des enjeux scientifiques. Dans ces conditions, le paysage représente-t-il une notion pertinente pour la géographie sociale? Permet-il de mettre en œuvre une géo-histoire associant espace et temps? Le paysage est-il un objet géographique ou une construction sociale? Est-il possible de repérer et d'analyser les rapports sociaux et de pouvoir à travers le paysage?

Ce texte est une réflexion qui fait suite aux troisièmes rencontres franco-italiennes de géographie sociale à l'Université de Caen en mars 2010. Il ne s'agit pas vraiment d'un compte rendu des communications, ni d'une synthèse globale mais plutôt d'une analyse personnelle des débats qui ont été vifs, parfois contradictoires mais toujours constructifs dégageant une réelle plus-value collective. On admet ici que, pour un même lieu, une diversité de paysages sont identifiables en fonction des positions sociales de ceux qui l'observent. En ce sens, le paysage du géographe n'est pas celui de l'ouvrier, ni du peintre ou encore du commerçant. Cette remarque de départ est importante car si on oublie de préciser que «les» paysages sont variables d'une personne à une autre, et d'un groupe social à un autre, le risque est de faire une géographie «du» paysage qui serait alors un objet

unique, réductible à sa seule matérialité, et pouvant être expliqué sans analyse de la société qui l'a produit.

1. *L'espace et le temps réunis dans le paysage?*

Le paysage est-il un marqueur-enregistreur du temps? L'un des principaux atouts du paysage serait de prendre en compte simultanément l'espace et le temps dans un même objet. Pour Claudio Cerreti, la notion de paysage permet de dépasser certaines oppositions binaires: individuel/collectif, local/global ou encore temps court/temps long. En effet, le paysage garde certaines traces matérielles du passé alors que les sociétés tendent à les oublier. L'étude du paysage aiderait de cette manière les sociétés à comprendre leur histoire. Il revendique ainsi une approche de géo-histoire facilitée par la notion de paysage. En Italie, certaines routes actuelles ont été tracées il y a 2.000 ans mais elles ne sont plus d'aucune utilité et ne sont plus justifiées à ces endroits-là. L'analyse du paysage se révèle alors riche d'éléments d'interprétation qui ne sont pas disponibles ailleurs. L'objet paysage possède ainsi l'atout de fournir une source d'informations unique. Néanmoins, pour des pays ou des régions à l'histoire très récente, où l'on commence à mettre en valeur des espaces vierges de tout aménagement, et où les notions de patrimoine ou d'héritage sont peu développées, voire inexistantes, l'usage du mot paysage présente un potentiel moins important. Il en va de même dans les sociétés où la logique qui prédomine est celle de construction-destruction-reconstruction: les paysages peuvent être systématiquement détruits et reconstruits sans laisser aucune trace matérielle du passé. Si le paysage permet de rassembler l'espace et le temps, avantage considérable, il peut donc être pratiquement inopérant pour certains pays dits neufs où le paysage est perpétuellement détruit et reconstruit. Par ailleurs, il convient de préciser que le paysage ne «garde» rien lui-même: ce sont les sociétés qui choisissent de garder, ou non, certaines structures ou configurations spatiales qui transparaissent dans le paysage. C'est sans doute une autre raison pour laquelle le concept de paysage n'est plus utilisé par certains chercheurs: il représente un objet spatial pouvant laisser oublier que c'est une formation socio-spatiale. En outre, si on retient que la géographie sociale s'intéresse d'abord, voire uniquement, à la dimension spatiale des sociétés, alors le paysage en tant qu'objet spatial n'existe pas; il est confondu dans cette dimension spatiale, sans statut, ni structure particulière identifiable.

L'intervention de Guy Di Méo a permis d'avancer de ce point de vue. Il a tout d'abord rappelé que les théories du paysage n'étaient pas très originales, ni très abouties en géographie, tout en admettant que beaucoup de théories sont conçues dès le départ comme étant provisoires et qu'elles n'ont pas forcément prétention à être définitives. L'analyse étymologique rappelle que le paysage est lié

aux concepts territoriaux en tant qu'espaces normés et signifiés. De surcroît, le paysage fait référence à l'œil, et plus particulièrement à l'œil de l'observateur qui est éclairé et dominateur. Le paysage, c'est la chose vue avec tous les sens en activité, mais c'est cependant l'œil qui prédomine dans l'appréhension du paysage. On peut aussi rappeler que le paysage représente l'étendue d'un pays vue depuis un lieu assez élevé et qui s'étend jusqu'où la vue peut porter: c'est l'existence palpable du pays, pays qui est par ailleurs invisible et illisible. Le paysage est de cette manière un ensemble d'objets dispersés qui sont rassemblés sous un seul coup d'œil. Dans une approche naturaliste, le paysage est l'interface visible entre deux systèmes: le système producteur et le système utilisateur, mais il est soumis au filtre de la perception humaine. L'approche du paysage développée par Augustin Berque permet en revanche de saisir sa dimension relationnelle: la fusion entre objet (paysage) et sujet (celui qui le regarde). Dans cette phénoménologie du paysage, le sujet n'est plus découplé de son environnement. Au contraire, cette manière d'appréhender le paysage recrée l'unité entre le sujet et son environnement. Le paysage est alors le fait d'une trajection paysagère, d'une tension entre objet et sujet, où l'intentionnalité du sujet ne peut pas être évacuée.

PAYSAGE, NARRATION PHOTOGRAPHIQUE ET DISCOURS FILMIQUE

La communication de Annarita Lamberti est l'application de cette démarche pour le cas de Naples. Elle considère le paysage à l'aide de deux méthodes: l'expérience directe en marchant dans la ville et la photographie comme instrument de connaissance et regard critique. La présentation de Olivier Thomas utilise également les photographies pour comprendre les conditions de vie des migrants «clandestins» à Cherbourg, en Europe et ailleurs. Mais sa démarche est autre: pour lui la juxtaposition ordonnée de clichés photographiques permet de construire une narration. En effet, au-delà du contenu des images, la narration photographique implique une mise en scène du social, ou encore une représentation du monde, qui permet de documenter l'étude des rapports sociaux. Il confronte les photographies de militants, d'artistes, de chercheurs mais aussi de journalistes pour montrer comment ces clichés construisent au bout du compte ce qu'il appelle des paysages de migrants. La mise en évidence de ces paysages autorise de surcroît à révéler les temporalités invisibles des migrants; certaines présences et certaines structures sont en effet éphémères les concernant. Dans un tel cas, seul le rassemblement des photographies permet d'identifier ces paysages et de montrer leur cohérence. Ces interprétations rejoignent celles de Claudio Cerretti sur le discours filmique, notamment dans le cinéma. Il montre comment le cinéma, représentation subjective, a un discours spatial important à travers des décors artificiels, faux ou même falsifiés. Si le spectateur accepte de croire que ce qu'il voit correspond à la réalité, il n'a en réalité ni le temps, ni la distance critique pour effectivement apprécier ce qui relève ou non du vraisemblable. Or, les méca-

nismes de la vision certifient la réalité du paysage mis en images. Le discours filmique induit ainsi une conscience spatiale et crée de la territorialité avec des sons, des bruits ou encore des silences. L'importance croissante des mondes visuels virtuels sous différentes formes (télévision, Internet, téléphonie mobile, jeux vidéos, divers écrans publics de diffusion d'images, etc.) n'est pas sans influencer les rapports entre espaces et visions, et donc la production de paysages, qu'ils soient réels ou virtuels.

Guy Di Méo souligne par ailleurs que la condition sociale influence la représentation du paysage et qu'il convient d'éviter le culturalisme. Il prend l'exemple du paysage d'une forêt: les hommes à cheval lors d'une chasse à courre n'en auront pas la même représentation que les braconniers se déplaçant à pied. Il distingue de plus deux grandes catégories de sociétés: d'une part, les sociétés rationalisantes (modernes et rationnelles) pour lesquelles le paysage est un objet, le tableau de peinture en étant un modèle parfait; et d'autre part, les sociétés plus archaïques et plus tautologiques, pour lesquelles règne une unité entre objet et sujet, et où se dégage une absence de verbalisation paysagère. Dans ce second cas, il n'y a pas de distanciation entre société et paysage qui sont fusionnés: le paysage y serait alors, d'une certaine mesure, plus envahissant et plus dominant. Cela permettrait de mieux comprendre les questions d'ancrages, de mobilité ou encore d'enracinement par rapport aux lieux concernant certaines personnes ou certaines sociétés.

LES DYNAMIQUES D'ENPAYSAGEMENT ET LES PRINCIPES UNIFIANTS DU PAYSAGE

Angelo Turco analyse la question du paysage à travers un cas d'étude atypique: celui du tremblement de terre à L'Aquila en 2009. C'est en effet un cas particulièrement intéressant parce que, suite au tremblement de terre et aux destructions, il s'agit d'un espace devenu sans lieux, sans «topie». Suite à cet événement majeur et exceptionnel, toutes les règles sont modifiées, beaucoup d'initiatives étant menées en dehors des contextes juridiques, normatifs, sociaux, etc. L'Aquila se trouvant être dans un état d'exception, ses territorialités ne sont plus configuratives; le temps semble en conséquence devenir plus important que l'espace. La reconstruction de L'Aquila oblige à enclencher une dynamique d'empaysagement. Il faut concevoir des paysages par des pratiques concrètes des lieux mais surtout par un récit des lieux, par une sorte de *storytelling* de l'aménagement. En ce sens, pour Angelo Turco, le paysage, les lieux, l'environnement et les réseaux forment les quatre éléments qui définissent la territorialité. Dans ce contexte, ce qu'il est important de saisir, c'est que la production du paysage s'effectue au gré de conflits, de débats, de compromis ou de rapports de force, c'est-à-dire une dynamique d'empaysagement. Cet exemple assez unique et dramatique d'un tremblement de terre, qui fait ponctuellement table rase de tout paysage, montre à nouveau que le paysage est le résultat du temps long: il ne peut pas être

reconstruit du jour au lendemain mais dans le temps long des sociétés. Précisons ici que l'on peut soutenir le point de vue selon lequel il existe toujours un paysage, quel qu'il soit, à partir du moment où ce n'est pas un vide. Cas extrême, un espace sans aucun élément identifiable serait un paysage que l'on pourrait qualifier de flou ou d'informe. Mais ce n'est pas ce à quoi se réfère Angelo Turco: son étude s'intéresse au paysage en tant qu'œuvre humaine, fruit d'une gestation et témoignant de l'épaisseur historique des sociétés qui l'ont construit. Dans ce contexte, de même que l'étude du territoire implique de comprendre le processus de territorialisation, de même il est indispensable, pour analyser le paysage, de prendre en considération le processus d'enpaysagement. Le risque, suite à un tremblement de terre, est de laisser des acteurs dominants bâtir seuls des paysages correspondant à leurs valeurs et au service de leurs intérêts, ne laissant pas la possibilité à l'émergence d'éléments moins consensuels, plus contestables ou contestataires, voire marginaux mais néanmoins nécessaires à la représentation plurielle de la société. La reconstruction d'un paysage, en apparence anodine, revêt en réalité un enjeu politique majeur. Des paysages qui ne seraient que des panoramas sans sens, sans symboles, ni contenu social autoriseraient une certaine manipulation des esprits. La communication de Xavier Michel s'intéresse à cette même dynamique d'enpaysagement mais dans un contexte très différent: celui des lieux touristiques des vacances: des paysages du hors-quotidien. Il explique comment les individus abordent et découvrent des paysages, les consomment avant de s'en faire des représentations.

Le paysage est donc bien une création de toutes pièces. C'est l'agencement spécifique d'un ensemble d'objets différents qui génère le paysage; et ces éléments sont inter-reliés les uns aux autres, d'une manière ou d'une autre. A cet égard, Giuseppe Dematteis insiste précisément sur ce qu'il appelle les principes unifiants du paysage. Selon ses conceptions, le paysage est un ensemble d'éléments qui ne sont pas séparés, qu'ils relèvent du domaine socio-économique, de l'héritage historique, de l'idéologie normative (symboles collectifs, visions politiques communes, etc.) ou encore du vécu existentiel de l'habitant. Dans cette interprétation, le paysage intègre les circularités qui traversent les réalités sociales, les représentations sociales, qu'elles soient collectives ou individuelles, tout comme les pratiques des actions publiques. Or, aujourd'hui, ces principes unifiants se révèlent être particulièrement utiles pour comprendre des sociétés souvent qualifiées comme complexes et dont beaucoup d'analyses restent largement partielles et trop souvent cloisonnées.

2. *Quels paysages pour quels groupes sociaux?*

A plusieurs reprises lors du colloque, la question assez traditionnelle des différences et ressemblances entre géographie sociale, géographie culturelle (en

France) et géographie démocratique (en Italie) a été posée. Au-delà de ce découpage parfois arbitraire, la vraie question est celle de la posture du chercheur, de l'objet d'étude et des objectifs poursuivis: que cherche-t-on finalement à comprendre? De ce point de vue, Isabelle Dumont soulève deux questions fondamentales: le paysage est-il un instrument (outil) ou un document (source d'information)? En quoi l'analyse paysagère peut-elle contribuer à la compréhension de la production passée, présente et future des inégalités socio-spatiales?

LES PAYSAGES DU QUOTIDIEN ET DE L'ORDINAIRE

Maxime Marie et Philippe Madeline présentent les paysages du quotidien des agriculteurs de Normandie, c'est-à-dire les paysages pratiqués dans la vie de tous les jours. Ils partent du point de vue que les agriculteurs sont reconnus comme étant des producteurs de paysages. Comment ces paysans perçoivent les paysages qu'ils parcourent et fabriquent? Les paysages de la société en général sont-ils les mêmes que ceux des paysans qui les façonnent? A l'aide d'une méthodologie originale consistant à prêter des appareils photographiques à un échantillon d'agriculteurs pour qu'ils choisissent eux-mêmes des paysages et les qualifient, une typologie de paysages est dressée. Les résultats distinguent clairement deux générations de paysans: les plus âgés (qui ont connu le fordisme) dont les paysages sont ceux des formes modernes de l'agriculture productive et les plus jeunes (qui connaissent le post-fordisme) qui mettent en avant les formes traditionnelles du monde agricole jugées plus proches des valeurs environnementales et de la nature telle qu'elle est désormais conçue. Par exemple, de manière un peu caricaturale, la première génération tend à mettre en avant le tracteur, dont la taille et la puissance sont supposées refléter la modernité et la prospérité de l'exploitation agricole, tandis que la deuxième génération apparaît plus sensible aux friches plus ou moins spontanément colonisées par les végétaux, symboles d'un respect envers la nature et révélant un usage limité des produits chimiques. L'approche de Marie-Anne Germaine complète d'ailleurs ce constat: la demande sociale actuelle en France ainsi que les politiques publiques contribuent à imposer une image idéalisée de la nature. Mais si la dimension esthétique et les préoccupations environnementales prédominent dans les discours, force est de constater sur le terrain une certaine politique du laisser-faire. Les paysages varient de la sorte en fonction de l'âge des personnes, de leur appartenance à un système économique prédominant, et plus largement du système de valeurs et de la culture au sens large de la société dans laquelle ils vivent. Cela prouve encore que le paysage est une construction sociale et qu'il n'existe pas en soi.

L'analyse peut être approfondie. Les changements des paysages peuvent en effet aider à saisir les dynamiques sociales, les enjeux de pouvoir et les rapports sociaux. En effet, pour Giuseppe Dematteis, le risque de la géographie du paysage est de se réduire à une géographie des objets en opposition à une géographie des

problèmes à résoudre. Il explique bien à ce sujet que l'apparition de la géographie démocratique en Italie dans les années 1970 était liée cet enjeu: passer d'une géographie des choses comme il l'appelle à une géographie des problèmes. Nicolas Bautès souligne d'ailleurs que, en France, l'enjeu actuel pour la géographie sociale consiste à utiliser davantage la notion de paysage afin d'éviter son usage exclusif par une seule géographie culturelle ignorant éventuellement les rapports et conflits sociaux. De plus, on assiste à une tendance à une esthétisation des questions sociales. Citons par exemple une exposition de photographies géantes apposées sur les murs d'une *favela* centrale de Rio de Janeiro, et représentant des scènes de la vie quotidienne d'habitants pauvres et marginalisés. Ces habitants sont montrés dans des poses et vêtements de la vie ordinaire. Une partie de ces clichés et paysages des *favelas* ont ensuite été diffusés dans divers endroits dans le monde, dans des musées ou sur Internet. Ces actions culturelles et esthétiques amènent à prendre conscience des difficultés de catégories sociales trop souvent ignorées. Mais la démarche n'est pas univoque: elles peuvent également tendre à banaliser, normaliser, voire minimiser des conditions de vie difficiles et faire oublier les enjeux sociaux, comme par exemple la détresse de la précarité. Un paysage peut dénoncer une situation sociale tout comme il peut contribuer à la faire admettre comme étant acceptable, pour ne pas dire juste.

DU PAYSAGE AU PAYSAGE MÉDIATIQUE: CONFLITS, PROTESTATIONS ET MOUVEMENTS SOCIAUX

À partir de l'exemple de Belfast, Petros Petsimeris s'intéresse justement aux conflits, aux émeutes, à la violence et aux divisions sociales, culturelles, religieuses, politiques, etc. Il souligne la complexité des rapports entre protestants et catholiques qui ne peut être résumée à une simple opposition binaire. Il montre comment est apparu un troisième espace, ni catholique, ni protestant mais construit de fait pour une nouvelle bourgeoisie modifiant ainsi les règles de la ségrégation classique. S'oppose de surcroît la simplicité, relative, des paysages des photographies aériennes à la complexité des paysages vus d'en bas, à hauteur d'homme. Paysages religieux, paysages politiques, paysages sociaux, paysages financiers mais aussi paysages de la vie quotidienne divisent fondamentalement l'espace urbain de cette ville mais ils s'entrecroisent aussi aux échelles les plus fines.

Massimiliano Tabusi porte également son attention sur les rapports sociaux par l'analyse des paysages de la protestation. À travers les grèves, manifestations, mouvements sociaux, barrages et séquestrations en Italie, tant dans le secteur public que privé, il montre que le paysage et le territoire sont les produits directs du système économique; et il met en exergue les rôles spécifiques du capital et du travail dans cette production. La tendance actuelle est d'occuper des sites en position élevée et visible: toits, grues, hauts murs, etc. pour attirer l'attention dans le paysage et capter de cette manière l'intérêt des médias. En effet, la médiatisa-

tion des revendications sociales est devenue essentielle. Être visible dans le paysage permet d'être davantage visible dans le paysage médiatique: télévisions, radios, journaux, Internet, etc. parce que ce qui est extraordinaire et visuel peut être mieux diffusé. Les arrêts de travail et manifestations classiques ne suffisent plus autant que par le passé à exprimer des revendications. Les manifestants ont donc logiquement recours à d'autres méthodes, méthodes qui modifient le paysage de manière plus évidente et qui permettent la mise en images de leurs messages revendicatifs. Dans une même optique, Fabien Guillot décrypte des paysages de revendication au niveau de deux frontières internationales: entre le Liban et Israël, et entre le Mexique et les Etats-Unis. Pour lui, les frontières constituent des paysages particulièrement marqués, appropriés et très médiatisés: les photographies de paysages de frontières internationales où règnent de fortes tensions circulent en effet partout dans le monde. Dans nos sociétés parfois qualifiées de sociétés de l'image, les liens entre paysage géographique (au sens classique) et paysage audiovisuel (au sens général de système de diffusion) deviennent à l'évidence de plus en plus étroits.

PAYSAGES D'EN HAUT ET PAYSAGES D'EN BAS

La présentation par Fabio Amato de l'évolution des paysages de la gare centrale et de la Place Garibaldi lui appartenant à Naples souligne les décalages entre, d'une part, les impératifs des aménageurs influencés par le *marketing* urbain et la politique de l'image de la ville, et d'autre part, les pratiques du paysage par les usagers: les habitants, les nombreux commerçants informels, les voyageurs pendulaires, les touristes, les migrants, la police, etc. Les travaux de rénovation en cours autour de cette gare visent à restaurer son passé prestigieux et à faire entrer la ville dans la modernité de la mondialisation actuelle: il s'agit de requalifier ce paysage pour en faire une vitrine de la ville, et d'y instaurer plus de sécurité. Mais en réalité les travaux tardent, la réalité sociale s'impose et le paysage offert est différent: il dénote le hiatus entre un passé glorifié et l'attente d'un futur meilleur tout en conservant finalement son rôle de carrefour, de croisements sociaux, d'échanges et de socialisation. Il en ressort un paysage qui mélange intégration et exclusion sociale. La présentation de Pierre Bergel et Sabrina Jean illustre d'une autre manière la question du renouvellement urbain en comparant l'Italie et la France. Ils montrent les liens entre formes architecturales, périodes économiques, paysages et construction de l'histoire. La densification horizontale et verticale de certains espaces génère parfois des paysages relativement complexes à concevoir pour les architectes et urbanistes en charge de transformer la ville à partir de structures existantes.

La question qui se pose à ce stade est la suivante: existe-t-il des «paysages d'en haut» perçus, compris et utilisés par des groupes sociaux dominants pour en faire des analyses globales et des «paysages d'en bas» subis par des groupes so-

ciaux dominés qui ne pourraient en faire aucun usage? Par exemple, la femme de ménage qui passe sa journée à nettoyer le sol, et dont le seul paysage est le fond de son seau, voit-elle et comprend-elle le monde de la même manière que l'homme d'affaires qui prend l'avion ou l'hélicoptère régulièrement et dont le bureau occupe le dernière étage d'une tour surplombant les espaces alentours? Le braconnier occupé dans la forêt à disposer des pièges par terre a-t-il les mêmes ressources paysagères que son maître à cheval qui pratique la chasse à courre? L'appréhension d'un paysage dans sa globalité est-il lié à la capacité à faire la synthèse d'une multitude d'objets apparemment sans liens entre eux, et à en tirer parti socialement? A l'inverse, l'absence de paysage induit-elle une vision réduite et fragmentée de la réalité et une incapacité à réaliser des analyses générales et à en tirer profit? A ces questions Guy Di Méo réplique que, pour lui, tout le monde perçoit des paysages mais avec des échelles géographiques plus ou moins larges. Il admet que pour certaines personnes les paysages peuvent être plus réduits et limités; cela n'en reste pas moins des paysages. Pour Angelo Turco, l'opposition entre «paysages d'en haut» et «paysages d'en bas» est intéressante mais souffre d'un simplisme binaire qui oublie la complexité des relations sociales. Il conviendrait d'approfondir cette interrogation en s'appuyant sur travaux théoriques et empiriques.

3. *Paysages entre discours et matérialité*

Les interventions de Armand Frémont et de Robert Hérin peuvent être présentées, de manière ici délibérément un peu caricaturale, comme étant opposées. Armand Frémont propose en effet une réflexion à partir des tableaux de Claude Monet en insistant sur le discours et la production artistique des paysages de Normandie. Robert Hérin s'attache quant à lui à expliquer les paysages de la région de Murcia en Espagne en portant une importance particulière à leur matérialité. Ces approches sont-elles opposées ou complémentaires? Quelles sont les questions sociales qui peuvent être approchées à travers ces deux manières de concevoir le paysage?

DE L'ŒIL DE L'ARTISTE AUX YEUX DU PUBLIC

Pour Armand Frémont un paysage est d'abord une réalité plastique qui devient un paysage par celui qui regarde; c'est donc avant tout un regard. Lorsqu'un artiste (peintre, cinéaste, photographe, etc.) prend pour support un paysage pour créer une œuvre, il fait une traduction de ce paysage. Dans un tableau de peinture, un paysage représente en conséquence une traduction et une interprétation de l'artiste. Puis lorsqu'une personne regarde le tableau, elle réinterprète par son regard personnel l'interprétation de l'artiste. Dans cette optique, le fait qu'un paysage n'existe que «par celui qui regarde» pose la question de l'impossible objectivité

à rendre compte d'un paysage, ou de sa nécessaire subjectivité. On peut alors soutenir que, dans cette démarche, l'intérêt est précisément de cerner la subjectivité liée au paysage.

Armand Frémont retrace le parcours social et géographique de Claude Monet. Celui-ci est originaire du Havre, de conditions sociales plutôt modestes, et part à Paris dans la recherche d'une promotion sociale, ou tout du moins pour pouvoir vivre en tant que peintre. Lorsqu'il revient en Normandie, il peint pour les personnes susceptibles d'acheter ses tableaux et dans lesquels elles peuvent se reconnaître: par exemple les promenades sur la côte où déambulent les dames aux ombrelles de la bourgeoisie. Mais Claude Monet peint aussi la révolution industrielle: le port du Havre, la gare ferroviaire Saint-Lazare, etc. Dans son œuvre impressionniste, il importe également de souligner une certaine réinvention de la nature avec, par exemple, ses tableaux *Les Nymphéas* inspirés des jardins aménagés autour de sa maison à Giverny. Il exprime à l'époque un nouveau sentiment de la nature, une nature réinventée par des citadins. Au total, l'œuvre de Monet repose sur un espace de vie bien précis: entre le Havre et Paris en passant par Giverny et d'autres sites le long de la Seine. Même s'il est allé ailleurs, même s'il a voyagé, cet espace a un sens. Le lieu de naissance et les espaces sur lesquels on se fixe influencent en effet souvent les personnes et leurs paysages. Mais l'interprétation des tableaux varie d'une personne à une autre et Armand Frémont admet bien que, à travers les tableaux de Claude Monet, on peut parfaitement ne pas du tout voir l'évolution industrielle ou sociale. La communication de Silvia Fabrizio-Costa qui s'intéresse au tableau *Paysage avec le Mont Stromboli* de Willem Schellinks (17^{ème} siècle) constitue un autre exemple, à une autre époque, des messages que l'on peut communiquer, ou non, au public à travers la peinture de paysages. Ce tableau exprime en effet, pour qui sait l'interpréter, l'idée de ruine des humanistes italiens. Une ruine forme un paysage mais c'est aussi un concept qui exprime le temps pour une civilisation et la destinée de l'homme en passé, présent et futur. Willem Schellinks, peintre, écrivain, graveur, poète, voyageur dans toute l'Europe, mais aussi d'une certaine manière espion, transmet en fin de compte de manière artistique des données d'ordre politique. De fait, son tableau est une synthèse des modalités d'expression du temps et de l'espace à une époque donnée.

LES PAYSAGES ET LES MODES DE PRODUCTION

Pour Robert Hérin, le paysage c'est la première impression, affective, subjective, qui se dégage en découvrant un nouveau lieu. Mais le paysage est également ancré dans la matérialité de l'espace. Les paysages de la région de Murcia révèlent à la fois des traces de l'histoire agraire millénaire (paysages reliques) tout comme les derniers bouleversements liés à l'implantation de complexes touristiques appelés *resorts*. Les paysages donnent à voir des ancrages millénaires mais aussi l'immédiateté du changement; cela confirme bien qu'ils sont à la fois des marqueurs et

des enregistreurs du temps. Leur analyse à Murcia prend en compte un facteur qui a toujours été central dans la région: la présence ou l'absence d'eau, permettant, en fonction des techniques disponibles selon les époques, la transformation plus ou moins spectaculaire des paysages. Robert Hérin met alors en relation les structures sociales (grands propriétaires aristocrates, petits propriétaires *colonos*, etc.), le poids de l'Église catholique, les structures du parcellaire (grandes propriétés, *minifundios*, etc.), le système d'irrigation (la *huerta*, les *secanos* et leurs chênes séculaires, etc.), les systèmes économiques successifs (mode de production féodal pré-capitaliste, mode de production capitaliste agro-industriel puis urbano-touristique, etc.), autant d'éléments visibles dans les paysages qui renseignent sur les progrès sociaux en Espagne depuis 50 ans. Il évoque également ce que les paysages cachent: les immigrés marocains clandestins qui travaillent dans les exploitations agricoles dans des conditions qui ne sont pas sans rappeler celles de type féodal d'une époque pourtant ancienne. Une autre continuité caractérise ses paysages: les risques susceptibles de les modifier fondamentalement. Il s'agit des risques depuis toujours liés à l'eau, entre menaces de sécheresse ou d'inondation, et plus récemment des risques financiers inhérents au boom immobilier, touristique et à la spéculation qui la sous-tend.

Dans cette région de Murcia, la matérialité des paysages s'impose donc comme essentielle à prendre en compte. Si l'on observe que les oliviers séculaires peuvent être déplantés pour laisser place à des *resorts* touristiques destinés à une clientèle internationale, on constate également qu'ils sont parfois replantés dans les nouveaux décors, une fois les travaux achevés. Les murailles romaines sont, elles, conservées mais lorsqu'elles font défaut, on n'hésite pas à en reconstruire sur le mode de l'imitation pour, par exemple, définir les limites extérieures d'un *resort*. Les paysages sont ainsi recomposés en permanence et sont de très bons révélateurs des sociétés qui les produisent.

Avec deux approches très différentes, Armand Frémont et Robert Hérin montrent comment les questions sociales peuvent être abordées à travers l'analyse des paysages. Plus que le concept retenu ou la méthode, c'est finalement l'intention du chercheur qui est essentielle pour définir une géographie de l'espace vécu ou une géographie sociale.

Enfin, la communication de Michael Bermond concilie les deux approches du discours et de la matérialité du paysage à partir de l'exemple des paysages de coteaux en Normandie. Afin de protéger la biodiversité, la topographie régionale impose en effet de conserver des surfaces en herbes. Mais l'étude approfondie des mécanismes de production du paysage matériel fait ressortir les enjeux de pouvoir des organisations professionnelles agricoles. En assurant aujourd'hui la promotion d'actions agri-environnementales, celles-ci occultent 40 années de soutien à l'industrialisation de l'agriculture. Il souligne de plus les inégalités entre agriculteurs dans leurs capacités à bénéficier des aides pour entretenir le paysage. Si à l'échelle de la politique agricole commune de l'Union européenne, dans le cadre d'un dis-

cours paysager et environnemental, on cherche à préserver la matérialité des paysages de coteaux, à l'échelle locale, sur le terrain, les enjeux économiques pour capter ces aides se doublent d'enjeux sociaux discriminants.

Conclusion

Les rencontres de Caen ont été l'occasion d'évoquer l'évolution de la géographie sociale en Italie et en France. En Italie, la géographie démocratique s'est développée contre la «géographie fasciste», non pas dans le sens d'une géographie fasciste directe et explicite mais sous-jacente comme l'a fait remarquer Giuseppe Dematteis. Il s'agit d'une géographie des choses éternelles qui cherche à imposer une vision d'une société qui ne se transforme pas, et qui ne doit pas se transformer. En opposition, la géographie démocratique a été conçue comme une géographie des problèmes à résoudre avec des bases théoriques d'inspiration marxiste. Le succès de cette géographie réside dans son contenu: d'une part, l'intérêt pour les questions sociales et l'action, et d'autre part, la critique de la géographie dominante aux mains d'universitaires mandarins. Bien que reconnu officiellement, ce courant de géographie, structuré en réseau, n'a pas été bien institutionnalisé et il existe des nuances d'un chercheur à un autre. Cette géographie a contribué à moderniser la géographie italienne générale. Aujourd'hui, l'expression de géographie démocratique n'est plus utilisée et l'héritage n'est pas évident à revendiquer explicitement pour les jeunes chercheurs, voire pour des chercheurs plus confirmés. On pourrait faire un constat parallèle pour la France. La géographie sociale a émergé en opposition à une géographie dominante oubliant les questions sociales, les positions critiques et les actions. Elle a de même été officiellement reconnue par le Centre National de la Recherche Scientifique, elle a fonctionné en réseau et n'a pas été vraiment institutionnalisée dans les universités. Parmi les chercheurs fondateurs, on identifie des différences de positionnement. Désormais, l'expression géographie sociale tend parfois à paraître inutile, ne correspondant pas à un ensemble de chercheurs suffisamment cohérents entre eux. Il est en revanche fréquent d'évoquer une «géographie sociale et culturelle» dans un contexte social et scientifique plutôt considéré comme étant moins idéologique et plus pragmatique; les dimensions critiques et radicales n'y sont pas systématiques.

Dans ces conditions, l'intérêt à organiser des rencontres italiano-françaises est évident. Mais quel est l'intérêt à étudier la notion de paysage alors que les termes à la mode dans la recherche, tout comme dans les sociétés, sont ceux de développement durable supposé prendre en compte le temps, de territoire ou encore de réseaux, de mondialisation, etc.? Par certains aspects, la notion de paysage renvoie à une géographie centrée sur l'individu et qui n'est pas forcément généralisable. En ce sens, l'analyse du paysage permet de se comprendre soi-même. Mais comme l'ont montré certaines communications, l'étude des paysages peut aussi

mettre en lumière les inégalités sociales, les rapports de pouvoirs ou de domination, la marginalité, l'exclusion, etc. Par ailleurs, on assiste aujourd'hui à une production et à une circulation massives d'images partout dans le monde qui représentent et contribuent à transformer les paysages. L'avantage décisif de cette notion réside en fin de compte dans sa capacité à comprendre le tout de manière globale et synthétique, ce qui est plus que jamais nécessaire dans un monde devenu relativement complexe où sont multipliées les analyses partielles et fragmentées sans cadrage général d'analyse. Enfin si le paysage est un outil d'analyse pour les géographes, il peut aussi être un instrument pour revendiquer une cause sociale ou politique, pour exprimer une sensibilité artistique, pour tirer parti de ressources économiques, etc. Pour être opérationnelle, la notion de paysage, polysémique, doit être précisément définie et le piège «du» paysage comme objet matériel autonome doit être évité: «les» paysages restent avant tout des productions des sociétés dans toutes leurs dimensions.

RIFLESSIONI A MARGINE DEL COLLOQUIO FRANCO-ITALIANO *LA GÉOGRAPHIE SOCIALE, LE TEMPS, LE PAYSAGE* (UNIVERSITÉ DE CAEN, FRANCIA, 25, 26 E 27 MARZO 2010). – Questo testo sintetizza le più rilevanti idee discusse nel corso del colloquio franco-italiano *La géographie sociale, le temps, le paysage*, tenuto all'Università di Caen nel marzo 2010, che ha messo a confronto 24 relazioni. Sono qui illustrati i motivi di interesse e insieme i limiti dell'uso della nozione di paesaggio in geografia sociale. Questo concetto forma una griglia di lettura che consente di mettere in luce i tempi delle società, le disuguaglianze sociali, gli attori, i rapporti di potere, la marginalità eccetera. Il paesaggio può anche essere uno strumento nel rivendicare una causa sociale o politica, nell'esprimere una sensibilità artistica o anche nel trarre vantaggio da risorse economiche. Per divenire operativa, la nozione di paesaggio, polisemica, deve essere definita con precisione, così da evitare la trappola «del» paesaggio in quanto oggetto materiale autonomo: «i» paesaggi rimangono prima di tutto dei prodotti delle società in tutte e loro dimensioni.

[Pour l'Auteur:Attention, SVP:

Il nous faut un résumé en anglais – la version anglaise de celui-ci en bas – alors que le résumé en français ne sera pas publié (il y aura, finalement, deux résumés: en anglais et en italien). Merci]

RÉFLEXIONS SUITE AU COLLOQUE FRANCO-ITALIEN *LA GÉOGRAPHIE SOCIALE, LE TEMPS, LE PAYSAGE* (UNIVERSITÉ DE CAEN, FRANCE, 25, 26 ET 27 MARS 2010). – Ce texte synthétise les principales idées débattues lors du colloque franco-italien *La géographie sociale, le temps, le paysage* qui s'est tenu à l'Université de Caen en mars 2010 et qui a rassemblé 24 communications de chercheurs. Il montre les intérêts tout comme les limites à utiliser la notion de paysage pour la géographie sociale. Cette notion forme une grille de lecture permettant de mettre en lumière les temps des sociétés, les inégalités sociales, les acteurs, les rapports de pouvoirs, la marginalité, etc. Le paysage peut également être un instrument pour revendiquer une cause sociale ou politique, pour exprimer une sensibilité artistique ou encore pour tirer parti de ressources économiques. Pour être opérationnelle, la

notion de paysage, polysémique, doit être précisément définie et le piège «du» paysage comme objet matériel autonome doit être évité: «les» paysages restent avant tout des productions des sociétés dans toutes leurs dimensions.